

exposition marc pataut

Humaine et Pays, Paroles, Images

du 8 novembre 2012 au 9 février 2013 - vernissage le jeudi 8 à 18h
Hôtel Fontfreyde - Centre photographique - Clermont-Ferrand

Pour *Humaine* (voir page centrale), Marc Pataut a travaillé dans le Nord à Douchy-les-Mines, pendant trois ans; une commande du Centre régional de la photographie Nord-Pas-de-Calais dirigée par Pia Wiewing que Marc avait rencontrée une première fois au Centre d'art et de paysage de Vassivière en Limousin où elle travaillait lorsqu'il était en résidence à Tulle. Pia Wiewing avait, elle découvrit le travail de Marc dans la grange de Yves et Sylvette Lidove, à Gumont.

Pays, Paroles, Images est le résultat d'un travail qui a associé de 1998 à 2000, des habitants de Tulle et du pays de Tulle, l'association Peuple et Culture et un artiste : Marc Pataut.

L'exposition comprend un mur d'images avec un film vidéo, une quarantaine de photographies (portraits et paysages) montées recto verso (pour découvrir toutes les photographies il faut donc les manipuler, ce qui est contraire à la règle muséale : on ne touche pas les œuvres!) et un mur de paroles (une vingtaine d'entretiens mis en forme graphiquement) qu'on peut prendre sur le mur et lire.



Installation dans la grange de Yves et Sylvette Lidove à Gumont de l'exposition *Pays, paroles, images*, Marc Pataut, mai 2000

En 2000, cet ensemble a été présenté en Corrèze dans trois lieux non habituellement dévolus à l'art dans trois petites communes : à Gumont dans la grange de Yves et Sylvette Lidove, à Chanteix à la Boite en Zinc, et à la salle des fêtes de Sérilhac. Puis plus tard à l'espace Noriac à Limoges avec le Festival des Francophonies et enfin en 2001, dans le cadre de l'exposition *Des territoires* à l'École Nationale Supérieure des Beaux Arts à Paris.

Voici ce qu'écrivait Marc Pataut dans le document de présentation de l'exposition :

« Au départ de ce travail, il y a une double rencontre : celle que fit Manée Teyssandier en 1997, à la Documenta X de Kassel, de mon travail sur le terrain du Cornillon (une friche industrielle sur laquelle vivaient des Sans Domicile Fixe et où a été construit le Stade de France). Et de mon côté ma rencontre avec Peuple et Culture Corrèze, et mon intérêt pour les mouvements d'éducation populaire, pour ce qu'ils représentent : des actions, des forces, des procédures, et une question : « puisque ces mouvements ont fait après guerre et jusqu'à la fin des années 70 ce qui constitue mon travail aujourd'hui, comment ne pas ignorer ces acquis ? »

Ce constat commun nous a fait travailler et inventer une « forme/exposition » contraction de l'histoire et du présent. L'histoire c'est celle de PEC, des équipes volantes qui allaient de maquis en maquis, le présent c'est celui de notre travail, de l'exposition *Sortir la tête*. Exposition itinérante qui ira de lieu en lieu, dans le Pays et autour de Tulle questionner la notion de pays à un moment vital pour Tulle qui vit douloureusement, dans un contexte de mondialisation, la fin retardée d'une époque, celle d'une mono industrie de l'armement, avec une population ouvrière hautement qualifiée dans le domaine de la mécanique.

Questionner la notion de pays dans un tel contexte, c'est faire le pari qu'une approche sensible, poétique, artistique peut susciter et capter l'expression d'une identité forte, d'une souffrance mais aussi dévoiler de la force, des désirs et des recherches d'alternatives.

Habituellement l'art contemporain c'est au mieux avoir un lieu et y faire un programme en espérant que les gens y viendront. Mon travail avec une association d'éducation populaire, PEC (qui à Tulle n'a pas de lieu d'exposition ou plus de lieu) a une autre ambition : produire des échanges, poser des questions. L'exposition est une forme de pédagogie à la fois dans les entretiens et le jeu des images. Elle s'inscrit dans un réseau avec des associations, des chercheurs (le séminaire *Des territoires* de Jean-François Chevrier à l'École Supérieure des Beaux Arts de Paris), d'autres artistes. Elle donne l'idée d'un projet commun, les personnages y témoignent de leur histoire personnelle, en tant qu'elle participe d'un projet commun sinon collectif.

Cette forme artistique fonctionne d'abord et réellement, avec les habitants de Tulle et sa région ; ils en sont les premiers destinataires. L'idée est à la fois de parler très concrètement du pays de Tulle, des gens qui y vivent et y mènent des aventures, qui ont une valeur d'exemple locale. Et de poser une question plus générale : en quoi un travail local, intime, peut atteindre une valeur générale, donc une valeur politique ?

et aussi...

Traces de vie

du lundi 26 novembre au dimanche 2 décembre - Clermont-Ferrand

Après les espoirs populaires des soulèvements du monde arabe, c'est le retour de la difficulté de vivre, de gouverner, de construire dans ces pays...

En France, en Europe comme ailleurs, nulle illusion quant aux lendemains qui suivent et s'avèrent toujours plus complexes. Comment saisir cette complexité, comment aller dans des lieux auxquels personne ne s'intéresse, comment voir différemment nos propres questions ? Le documentaire de création s'attache à aiguïser notre regard. La compétition du festival avec une soixantaine de films s'y consacrera pendant cette semaine.

Plus d'infos sur : <http://www.tdv.itsra.net/>

Contacts pour organisation du co-voiturage : Nadia : 05.55.26.38.97

Peuple et Culture Corrèze - 51 bis rue Louis Mie - 19000 Tulle / tél : 05 55 26 32 25
peupleetculture.correze@wanadoo.fr - <http://perso.wanadoo.fr/pecc19>

Peuple et Culture Corrèze n°82 tiré à 1000 exemplaires - Directrice de la publication : Manée Teyssandier
Imprimé par Peuple et Culture Corrèze - 19000 Tulle - Issn : 1769-4531

La Région Limousin participe à l'activité cinéma documentaire et relais artothèque du Limousin de Peuple et Culture (dispositif "Emplois associatifs").

Peuple et Culture

mensuel novembre - 2012 - n° 82

Corrèze



Yves et Sylvette Lidove et leurs enfants, Gumont. Photo Marc Pataut
Exposition *Sortir la tête, Pays, paroles, images*, 2000

rendez-vous

novembre

jeudi 8

Vernissage de l'exposition *Humaine et Pays, paroles, images* de Marc Pataut
18h - hôtel Fontfreyde - Centre photographique - Clermont-Ferrand

vendredi 16

Projection du film *Le fossé* de Wang Bing
21h - cinéma le Palace - Tulle

samedi 17

Projection du film *Fengming* de Wang Bing
20h - cinéma le Palace - Tulle

jeudi 15

Projection du film *Zahia Ziouani, une chef d'orchestre entre Paris et Alger* de Valérie Brégaint
20h30 - cinéma Louis Jouvét - Uzerche avec Musicas Dreïbidas

vendredi 23

Projection du film *Même la pluie* de Icíar Bolláin
21h - cinéma le Palace - Tulle

du lundi 26 novembre au dimanche 2 décembre

Festival Traces de Vie - Clermont-Ferrand

édito

« Si nous voulons réinventer à la fois,
vous Peuple et Culture l'éducation populaire,
moi ma pratique artistique,
et ensemble un rapport au politique,
il faut que nous soyons capables
de réinventer entre nous
des liens, des intérêts,
un environnement poétique et politique. »

Marc Pataut

cinéma documentaire

Focus sur le réalisateur chinois Wang Bing

Si le documentaire est un continent du réel où chaque réalisateur opère un voyage formel, il nous semblait important pour ce mois du documentaire de programmer deux films du jeune réalisateur chinois Wang Bing : *Fengming, chronique d'une femme chinoise* et *Le fossé*. Deux films majeurs et courageux autant par le fond que par la forme. De quoi lever le voile sur un chapitre de l'histoire chinoise liée à la révolution culturelle d'une manière fine et sensible.

Le fossé de Wang Bing (fiction, 2010-112')
vendredi 16 - 21h - cinéma le Palace - Tulle



Wang Bing a interrogé des survivants du « camp de rééducation par le travail » de Jiabianguo, dans la province aride du Gansu, dans le nord-ouest de la Chine, au sinistre taux de mortalité de 50%. Ce camp fermé seulement en 1967, est longtemps resté un tabou absolu. Wang Bing a découvert ce camp à travers un livre - traduit en France sous le

titre *Le Chant des martyrs* - dans lequel l'auteur, Yang Xianhui, raconte, sous une forme littéraire destinée à contourner la censure chinoise, des récits de survivants de Jiabianguo. Wang Bing réalise alors sa première fiction : *Le fossé*.

Fengming, chronique d'une femme chinoise de Wang Bing (2007-192')
samedi 17 - 20h - cinéma le Palace - Tulle

Wang Bing a rencontré Fengming lors de la préparation de son film *Le fossé*. Résultat : un film documentaire de 3 heures dont on ne sent pas la durée tant le récit nous happé et nous absorbe...

Fengming nous fait entrer dans l'enthousiasme et l'idéal révolutionnaire d'une époque et nous livre face à la caméra l'emballage de la grande Histoire et le déchirement de la sienne.



Pour saisir l'impact d'un cinéaste comme Wang Bing et vous donner envie de venir voir ces films, nous avons demandé à une réalisatrice, Michka Saäl, de nous livrer son regard sur ce cinéaste.

Michka Saäl vit au Québec. Née en Tunisie, elle a travaillé avec sensibilité et poésie la question de l'appartenance. *Loin d'où*, son premier court, aborde les sensations physiques et psychiques du décalage opéré dans le dépaysement, l'exil. Elle a réalisé *Zéro Tolérance (2004)* et *Les prisonniers de Beckett (2005)*.

Depuis quelques années, elle travaille sur un documentaire intitulé *China Me*, comment interroger des femmes chinoises sur leur détresse sociale et morale, comment convoquer une poétesse chinoise et un Freud chinois ? Pour les besoins de ses films Michka Saäl applique les mêmes lois fortes de l'existence : être bien accompagnée. Il se trouve qu'elle sera amenée à travailler pour les besoins de *China Me* avec la productrice exécutive de Wang Bing, Lihong K.

Michka, à quel moment as-tu rencontré le cinéma de Wang Bing et que représente-t-il dans ton trajet de spectatrice et réalisatrice ?

J'ai rencontré le travail de Wang Bing au cinéma le Champollion à Paris, en 2004 je crois, avec trois séances du film fleuve, *À l'ouest des rails*. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Les films de Wang Bing sont souvent des épreuves, parce qu'ils correspondent à des partis-pris radicaux. *À l'ouest des rails* nous plonge dans la vie d'ouvriers d'une énorme usine qui vit son chant du cygne. Évidemment, il s'agit aussi de la mort de la classe ouvrière comme héroïne du marxisme, le passage de la Chine de l'économie planifiée à celle de la course au profit individuel. Trois séances, 9 heures de vie quotidienne avec ces ouvriers chinois, les lieux, l'usine, la neige, les trains. J'avais l'impression de découvrir la réalité chinoise dans toute la dimension de vies sacrifiées, de pessimisme noir, d'échec politique et social.

Mais surtout, comme documentariste, le travail sur la durée, sur le côté inconfortable du film, parce que cru, très long, terriblement réel et en même temps avec plein de plages où l'on décroche mais pas complètement, où l'on réfléchit sur la taille de la claquette dans la gueule du cinéma documentaire que ce film représente. Et puis, ce travail énorme, à l'échelle du pays, ces plus de 300 heures de film sont tournées et montées par Wang Bing lui-même.

Parallèlement mais sans lien immédiat conscient, je commence à lire sur les conséquences socio-démographiques de la nouvelle Chine, la perte des valeurs anciennes, les problèmes de santé mentale et l'émergence de l'individualisme chinois. L'idée d'un film se précise et je rencontre par connaissances communes, une jeune femme chinoise vivant à Paris et qui m'aidera en Chine. Pour les repérages, l'interprétariat, la régie, les personnages, l'équipe, tout quoi ! Par ailleurs, je découvre qu'elle est une des collaboratrices principales de Wang Bing. [Il s'agit de Lihong K qui est la productrice exécutive de Wang Bing]

Nous allons projeter Le fossé et Fengming, chronique d'une femme chinoise de Wang Bing. Peux-tu nous livrer ton regard sur ces deux films ?

J'ai vu *Fengming* avant tout le monde, parce que j'ai travaillé au sous-titrage. Déjà dans *À l'ouest des Rails*, il y avait la durée du film, l'immersion dans la vie quotidienne des ouvriers, dans leur parole et surtout la durée toujours juste, presque morale, des plans. Il n'y a pas de montage démonstratif, pédagogue ou démagogue, il y a le temps que prend un rail pour rouiller. Un bol de soupe pour être avalé, une discussion pour s'éteindre et une culture pour nous rejoindre. *Fengming*, c'est un autre parti pris radical. Le film met en scène un seul personnage dans un seul lieu, presque en un seul plan et un seul cadre. *Fengming*, c'est une vieille dame chinoise, assise face à la caméra, qui raconte sa vie par le menu, qui raconte la vie de toute une génération, qui raconte l'épopée de la Chine de Mao. Elle est un peu sans âge, elle porte des vêtements incolores, des lunettes qui dissimulent les 3/4 de son visage, sa voix est égale, elle se lève une fois pour faire pipi, et répond une autre fois au téléphone. Son appartenance n'est pas particulièrement beau ni intéressant, l'image est limite banale. Mais elle est juste, elle transmet l'obscurité, le confinement, le côté à la fois incroyablement humble et totalement

lucide et courageux d'une femme chinoise qui vit toujours et uniquement dans le souvenir des événements de sa vie, c'est-à-dire dans la mémoire de l'Histoire de la Chine.

Pourtant, *Fengming* agit comme un thriller. On est suspendu au récit de la vieille dame, on est choqué et abasourdi, on apprend des tas de choses précieuses, on se fait son cinéma dans sa tête, on a le cœur brisé en hors champs dans nos imaginaires, on partage les terribles péripéties de sa vie, on a faim, soif et peur. On est bouleversé.

Le fossé est une fiction, une adaptation littéraire même je pense. Cela pourrait être aussi un épisode horrible de la vie du mari de Fengming ou de beaucoup de chinois de sa génération, envoyés en camp de travail au milieu du désert et mourant littéralement de faim, d'isolement, d'humiliation et d'arbitraire. C'est une fiction qui se passe il y a plusieurs décennies, mais les éléments de reconstruction sont presque inexistantes. Le réalisme et le choix des scènes souvent éprouvants, le jeu des acteurs, les cadrages et la lumière penchent du côté des choix documentaires.

Que dirais-tu à un ami qui hésite à aller voir ces deux longs films ?

Je me souviens de réactions mitigées au film *Le fossé*, mais je les crois proportionnelles à nos capacités de défense. *Le fossé* est parfois à peine supportable, avec son dénuement, ses situations d'horreur, on en ressort comme après une bataille mais que nous n'aurons vécue, nous, que virtuellement. Alors au spectateur hésitant, je dirais, un peu de courage, cela fait du bien à la tête de regarder la cruauté des hommes en face, et de passer notre résistance de confort et d'indifférence à l'épreuve des espaces et du temps des films de Wang Bing. On y grandit.

Propos recueillis par Nadia Mokaddem.

Zahia Ziouani, une chef d'orchestre entre Paris et Alger de Valérie Brégaïnt (2010-52')
jeudi 15 - 20h30 - cinéma Louis Juvet - Uzerche avec Musicas Dreibidas

Zahia Ziouani a 32 ans, elle est la plus jeune chef d'orchestre française et dirige, en plus de sa carrière internationale, l'Orchestre Symphonique Divertimento et le Conservatoire de musique et danse de Stains (93).

Ce portrait est emblématique de l'aventure contemporaine d'une femme et d'une région, ainsi que des aléas de sa diversité. Il nous mène sur les traces de cette jeune femme généreuse qui construit en brisant les préjugés : entre Paris et la banlieue, où elle accueille à Stains des jeunes de trente nationalités différentes, entre la France et l'Algérie car elle y dirige l'Orchestre National en tant que Chef invitée depuis 3 ans.

Même la pluie de Iciar Bollain (fiction, 2011-103')

vendredi 23 - 21h - cinéma le Palace - Tulle, dans le cadre de la Semaine de la Solidarité Internationale avec Mashikuna et Corrèze environnement



Le film. Sebastian, jeune réalisateur passionné et son producteur arrivent dans le décor somptueux des montagnes boliviennes pour entamer le tournage d'un film. Les budgets de production sont serrés et Costa, le producteur, se félicite de pouvoir employer des comédiens et des figurants locaux à moindre coût. Mais bientôt le tournage est interrompu par la révolte menée par l'un des principaux figurants contre le pouvoir en place qui souhaite privatiser l'accès à l'eau courante. Costa et Sebastian se trouvent malgré eux emportés dans cette lutte pour la survie d'un peuple démuné. Ils devront choisir entre soutenir la cause de la population et la poursuite de leur propre entreprise sur laquelle ils ont tout misé.

Ce film s'inspire de faits bien réels : en 1999, le gouvernement bolivien décide de continuer ses réformes néolibérales et de privatiser la distribution de l'eau à Cochabamba, la 4^{ème} ville du pays. Le but annoncé : apporter l'eau potable au tiers des habitants qui n'y ont pas accès. Avec l'appui de la Banque Mondiale et l'accord des autorités locales, la gestion de l'eau est confiée à Bechtel, la plus grande entreprise d'ingénierie des États-Unis. Le prix de l'eau devient très vite inabordable (jusqu'à 300% d'augmentation) et sa marchandisation scandalise une population qui considère l'eau comme un bien commun et sacré.

En janvier 2000, se crée une coordination pour l'eau et la vie composée d'un large front d'associations, de syndicats et de paysans. Pendant des mois, elle organise des manifestations et des blocages de rue auxquels toute la population participe. Le gouvernement tente de réprimer la contestation en déclarant l'état de siège et en arrêtant les dirigeants du mouvement. Loin de calmer les esprits, la colère monte et les manifestations qui suivent font un mort et des centaines de blessés. Pour éviter l'effet de contagion dans tout le pays le gouvernement est contraint de négocier et accepte toutes les revendications de la Coordination. Bechtel a dû partir et le gouvernement a dû modifier la loi sur l'eau.

Jeanne Wachtel, présidente de l'association Mashikuna : « Je ne connais pas la Bolivie, je connais seulement l'Equateur, plus particulièrement la région du Tungurahua où, avec Mashikuna, nous avons créé des liens avec la communauté kichwa d'Ambayata. Mais je suis attentive aux événements qui secouent l'Amérique Latine et aux mouvements de résistance qui s'organisent pour l'accès aux droits fondamentaux.

Alors, lorsqu'en 2011, Le Palace a projeté ce film « Même la pluie » qui nous plonge au cœur d'une lutte féroce contre la privatisation de l'eau en Bolivie, je suis allée le voir... En sortant, j'avais que nous le projeterions à nouveau dans le cadre de la Semaine de la Solidarité Internationale dès que ce serait possible. Ce sera donc cette année car c'est la question de l'eau, ici ou ailleurs, qui est au cœur de la Semaine. »

Depuis mon premier travail photographique en 1981-1982, dans un hôpital pour enfants à Aubervilliers, j'ai compris, en voyant un enfant coller l'appareil contre son menton et photographier, que la photographie passe aussi par le corps. J'étais encore à l'agence Viva, à disposer soigneusement un filet noir autour de mes images. Depuis j'ai appris, je me sers de mon corps, je sais comment me placer, je sais aussi que le portrait, c'est avant tout deux corps en présence dans un même espace.

Je parle, la photo ne parle pas. Je ne peux pas rester sans parole en face de quelqu'un, ou plutôt photographe sans projets ne m'intéresse pas. Je ne peux pas envisager la photographie comme une simple captation. La photographie est nécessairement du côté de la

relation et de la projection. L'entretien me permet d'échapper au silence photographique. Il n'est pas destiné aux autres, c'est un moyen de construire l'environnement de travail et une prise sur le réel. L'entretien et le portrait vont nécessairement de pair, tous deux surgissent d'une relation dans le temps. Le récit me passionne mais me semble impossible en photographie. Je cherche une forme proche de la sculpture, je produis de la matière, j'accumule. J'imagine des formes qui grandissent en même temps que la nécessité qu'elles recouvrent ; pour l'instant, la seule forme que j'imagine est celle d'un mur de portraits.

Extrait du texte «Trois ans pour faire un portrait» par Marc Pataut

Entretien avec Véronique Nahoum-Grappe, Marc Pataut, Pia Viewing, Philippe Roussin



Marie-Pierre Chaix, rue de la Villette, Paris, 19 avril 1997



Fred Kabla, Douchy-les-Mines, le 22 juillet 2010



Avenue de la République, ZAC du bois, Douchy-les-Mines, le 31 août 2010

L'exposition *Humaine* est issue du programme de recherche «Photographie et Territoire» du CRP (2008-2011). Elle est accompagnée de la parution d'un ouvrage *Humaine, Marc Pataut*, Editions le Point du Jour, septembre 2012.

L'exposition et le livre sont coproduits par l'Artothèque de Caen, le Centre Régional de la photographie du Nord-Pas-de-Calais, la ville de Clermont-Ferrand et Le Point du Jour, centre d'art éditeur.

À visionner sur le site de Peuple et Culture (www.peupleetculture.fr) : montage vidéo à partir de la rencontre avec Marc Pataut lors du vernissage de l'exposition *Humaine* au Centre Régional de la Photographie Nord-Pas-de-Calais à Douchy-les-Mines en mai dernier.

Humaine, une exposition et un livre de Marc Pataut



Vue partielle de l'exposition *Humaine*, CRP, Douchy-les-Mines, 12 mai - 30 septembre 2012

Pataut s'imprègne des situations (on ne s'imprègne pas d'un contexte) ; il considère que les personnes avec lesquelles il travaille peuvent jouer, avec lui, leurs propres personnages, selon un scénario variable et largement improvisé¹. Aujourd'hui, la question qu'il se pose est celle de la «représentation du peuple».

Il constate la fragilité du rapport entre le principe démocratique et les identités (ou identifications) collectives. Quand il mêle les portraits démultipliés de trois femmes, il déplace la question sur le plan de la représentation artistique en posant une nouvelle et étrange question : qu'est-ce qu'un individu dont l'identité (photographique) est déplacée, dispersée, combinée avec deux autres, dans un mur d'images à trois ?

Ou, autre formulation, qui renvoie tout autant aux données de l'expérience : « Qu'est-ce qu'un individu qui ne se définit pas par une quête d'identité exclusive ? »

Il y a là, peut-être, dans le déplacement et la nouvelle formulation du problème, un début de réponse.

¹ «Un personnage ne se définit pas par rapport à un contexte ; en revanche, il peut condenser une situation et la transformer. A Douchy, en travaillant avec moi, les femmes se mettent en mesure de transformer leur situation.»

Extrait du texte «Portrait, Regard, Image du peuple» par Jean-François Chevrier, paru dans l'ouvrage «Humaine»

Qu'il s'agisse de l'ethnologue ou du photographe, la première méthodologie se situe dans la déontologie de la perception : le respect pour les personnes qu'on va croiser et pour l'exigence d'une compréhension, la moins projective possible. Ensuite, c'est dans la solitude du soir que l'ethnologue tente la saisie par l'écrit d'une des facettes du «réel social» qui l'a dévoré le jour.

Le «réel social» n'est pas le «réel», c'est sa reconfiguration radicale dans une situation donnée : le cadre esthétique de la scène, les rapports sociaux / affectifs entre les présents, la spécificité de leurs histoires de vie – celles dont on se souvient trop comme celles que l'oubli a perdues – et la force de la question du monde absent qui travaille toute scène, même intime ; tout cela fabrique cette épaisseur quasi physique de ce qu'on vit ensemble, que j'appelle «réel social».

Passer du temps, traîner, manger, ne rien faire au risque de se perdre dans la scène, c'est sortir du cadre de sa propre vie, pour entrer, hanter, une séquence encore déca-drée. Les regards croisés, la forme des visages, le goût du café, tout cela s'installe avec densité si on accepte la traversée du vide du temps, ce temps quotidien qui passe si mal parfois.

Extrait du texte «Trois ans pour faire un portrait» par Véronique Nahoum-Grappe.

Entretien avec Véronique Nahoum-Grappe, Marc Pataut, Pia Viewing, Philippe Roussin



Nus, Douchy-les-Mines, le 27 juillet et le 11 octobre



Vue de la Cité Boca, depuis le site de la fosse Boca, ZAC du bois, Douchy-les-Mines, le 7 avril 2011



Chantier de la ZAC du bois, Douchy-les-Mines, le 20 juillet 2010



Sylvie Dureuil, Douchy-les-Mines, le 11 juillet 2011